

LA PARADE SAUVAGE DE LA FORÊT AMAZONIENNE

Recréant le soleil passant à travers le feuillage de la canopée amazonienne, le musée d'ethnographie de Genève expose comme en pleine forêt primaire 500 chefs-d'œuvre fragiles issus de son éblouissante collection. En contrepoint des parures de plumes multicolores, des longues sarbacanes, des flèches au curare et des flûtes aquatiques, films rares et photos engagées exaltent la pensée de la forêt qui meurt. À rendre amazoniaques tous les Douanier Rousseau qui sommeillent en nous.

PAR EMMANUEL DAYDÉ

Amazonie. Le chamane et la pensée de la forêt

MEG, GENÈVE. DU 20 MAI 2016 AU 8 JANVIER 2017

Commissariat : Boris Wastiau, directeur du MEG



Définissant le Soi et l'Autre comme pôles d'opposition irréductibles, certaines tribus amérindiennes de la grande forêt-monde d'Amazonie ont longtemps fait l'économie de l'existence de l'Autre. Jusqu'à ce que l'arrivée épidémique des Blancs mette fin à ce partage du monde et de soi. On sait que, depuis l'irruption des conquistadors au XVI^e siècle, les peuples d'Amazonie ont perdu 80 % des leurs. Le Brésil, le plus grand des 9 pays amazoniens, compte aujourd'hui 900 000 Amérindiens, répartis entre 246 ethnies (dont certaines réduites à quelques centaines d'individus). Évidemment, qu'il s'agisse des Kashinawa, des Kayapo, des Surui ou des Yanomami, on pourrait se demander pourquoi il serait nécessaire de préserver ces peuples pri-

mitifs, qui vivent à l'âge de pierre dans la jungle hostile, loin des bienfaits de la civilisation. Pourquoi en effet ? Parce qu'il s'agit justement d'une civilisation – différente, ancienne et profonde, où culture et nature se rejoignent. L'anthropophagie rituelle a longtemps empêché les Européens de considérer les Indiens autrement que comme des sauvages. Mais le calviniste Jean de Léry, qui participa à l'aventure coloniale de la France antarctique dans la baie de Rio en 1558, remarquait déjà que le cannibalisme des Tupinamba se révélait plus respectueux que celui pratiqué en France lors de grandes famines – comme

À gauche : Claudia Andujar. *La Chute du ciel*, série *Rêves Yanomami*. 1976-2015.



cette mère qu'il vit dévorer le cadavre de sa fillette lors du terrible siège de Sancerre. Au-delà des chasseurs-cueilleurs de grande faune, attestés à partir de 10 000 av. J.-C. par des haches de pierres polies – encore utilisées par les Yanomami pour leurs préparations hallucinogènes –, l'archéologue Michael Heckenberger a prouvé l'existence, depuis plusieurs millénaires, de populations denses et sédentarisées d'agriculteurs. En relevant la présence dans certaines régions d'Amazonie de terres noires anthropogéniques, il a mis à jour de grands villages reliés entre eux par des canaux et des routes. L'exposition du MEG met aussi en lumière de belles céramiques polychromes peintes, dues à la culture Marajoara, sur l'île de Marajó à l'embouchure du fleuve Amazone, que l'on date des années 400 à 1400 de notre ère. Ces urnes funéraires à tête de jaguar et autres cache-sexes tangas sont même décorés de manière si subtile que certains ont cru devoir attribuer l'art Marajoara à des Indiens venus non pas de la forêt mais de la Cordillère des Andes ! En oubliant que, loin d'être repliés sur un monde clos, les Amazoniens ont toujours correspondu largement avec le monde andin et caribéen.

Une biopolitique de la sensorialité

Mais l'expression la plus raffinée de la grande forêt du monde se retrouve bien évidemment dans l'art de faire vivre ses plumes, dans ses coiffes, ses couronnes, ses diadèmes ou ses masques, finement montés à la résine ou à la cire d'abeille et composés de plumes multicolores d'aras, d'aigles, de vautours ou de toucans (riches comme l'on sait de 4 à 5 plumes sacrées rouges et jaunes sous la gorge), d'élytres de coléoptères ou de queues de singes-araignées. Passés maîtres dans l'esthétique de la plumasserie – comme les Japonais dans celui de l'ikebana –, les Mundurukú, ce peuple de langue tupi qui vit dans l'État de Pará, pratiquaient la technique complexe

Aurélien Fontanet. *Bep-kran. Pause cigarette lors de la construction de la Kikré, cuisine extérieure traditionnelle.*
2014, Brésil, État du Pará, Cateté, village Odjã, groupe des Kayapó Xikrin.





du *tapiragem* : ils allaient jusqu'à modifier la couleur des plumes sur les aras vivants, en appliquant du sang de grenouille sur la peau de l'oiseau, afin d'obtenir un jaune-orangé inédit. En témoigne la *Couronne à couvre-nuque* rapportée par Dusendschön à Genève, qui use du rouge pour le haut et le bas de l'ornement, réservant le jaune et le bleu pour sa partie médiane. Activité hautement symbolique, presque uniquement réservée aux hommes, l'ars plumaria est un message : plus haute la plume, plus prestigieux son porteur. Réalisant également d'étranges cagoules en tapa, les Ticuna du Haut-Solimões, aux confins du Brésil, du Pérou et de la Colombie, utilisaient d'impressionnantes sarbacanes de 3 m de long, qui propulsaient la mort invisible au moyen de fléchettes empoisonnées de 30 cm. Tant d'ornements ainsi miraculeusement préservés dans les réserves du musée d'ethnographie de Genève finissent

par intriguer. Sans nul doute l'une des plus foisonnantes collections ethnographiques amazoniennes d'Europe jamais réunies, les réserves du MEG se sont patiemment constituées à partir d'un premier don, en 1759, de *curios*. Ami Butini, un étudiant en théologie devenu planteur esclavagiste au Suriname, ramenait dans 27 bouteilles pleines de rhum un « collier en dents de tigre » ou une « flûte taillée dans un fémur humain ». L'arrivée au musée académique de Genève de 350 pièces acquises par « le baron du caoutchouc » Oscar Dusendschön change considérablement la donne. À la fois banquier et consul d'Allemagne à Manaus au début du XX^e siècle, Dusendschön aime à fréquenter explorateurs et ethnographes. Il acquiert auprès d'eux des pièces rares ou exceptionnelles, comme un labret – ce disque qui veut orner la lèvre en l'élargissant – karaja en roche cristalline, une clarinette guyanaise warao – qui témoigne



Aurélien Fontanet. *Mekrire (enfants) quelques heures avant le méréreimeit (cérémonie de l'imposition des noms)*. 2013, Brésil, État du Pará, Cateté, village Djudje-kô, groupe des Kayapó Xikrin.

de l'orchestre à vents amazonien et de sa « biopolitique de la sensorialité » – ou un diadème omagua en plumes d'ara et de toucan rouges et bleues. L'anthropologue russe Borys Malkin, l'ethnologue, photographe et cinéaste René Fuerst, avec son disciple, l'anthropologue flamand Gustaaf Verswijver, complètent de manière plus scientifique ce patrimoine à la limite de l'immatériel en effectuant des missions de terrain dans différentes communautés indiennes, chez les Kayapo ou les Wayana. « J'ai seul la clé de cette parade sauvage », prétendait Rimbaud. Il semble qu'aujourd'hui, elle soit entre les mains du musée d'ethnographie de Genève.

Ne pensez pas que la forêt soit morte

« Nos esprits sont minuscules mais très puissants », assure Davi Kopenawa, un chamane yanomami, lauréat du Right Livelihood Award, qui a appris à parler portugais et qui voyage dans le monde pour défendre la cause de son peuple. Tandis que le cacique kayapo Raoni Metuktire fait campagne avec le chanteur Sting pour empêcher la création de barrages dévastateurs, Almir Narayamoga, un autre chef de village Surui, va étudier la biologie à l'université avant d'appeler Google à l'aide pour demander protection envers sa petite nation, réduite de 5 000 à 240 têtes dès sa naissance, au début des années 1970. « J'avais immédiatement pensé que Google Earth pourrait être un formidable outil pour surveiller notre forêt, relève ce survivant en short et en diadème de plumes. Ils avaient toutefois fait abstraction d'une chose essentielle : notre existence. » Claudia Andujar, née en 1931 dans une famille juive en Suisse, puis émigrée au États-Unis après la disparition quasi-totale de sa famille dans les camps de concentration nazis, a la révélation de cette existence en rencontrant les Yanomami au début des années 70. Hantée par la culpabilité d'avoir échappé à l'holocauste, et bouleversée à la vue du génocide qui se prépare sous ses yeux, elle décide de se consacrer entièrement à ce petit peuple de chasseurs et d'horticulteurs, plein, selon elle, « de gentillesse, de curiosité et de sincérité ». Elle poursuit, sans le savoir, le journal de voyage de noces entrepris en 1903 par l'intrépide baronne russe Nadine de Meyendorff, qui traverse l'Amérique du Sud dans des conditions très périlleuses,



Masque ype ou cara grande. Milieu du XX^e siècle, Brésil, État du Mato Grosso, Rio Tapirapé, Rio Araguaya, groupe des Tapirapé. Bois, roseau ou stipe de palmier, plumes jaunes et bleues d'ara ararauna, plumes bleues et rouges non identifiées, nacre, noix de tucum, cire d'abeille, résine, coton teint et recouvert d'argile, fibre végétale, 134 x 109 cm.

depuis la côte pacifique du Pérou jusqu'à la côte atlantique du Pará. Prenant quantité de photos à la chambre Kodak, elle s'émerveille des peintures corporelles tout autant qu'elle s'offusque déjà de la tragédie de la déforestation. En influant sur le temps présent, Claudia Andujar donne aussi tort à Lévi-Strauss. Dans sa brillante analyse des *Tristes Tropiques*, le penseur du siècle semblait croire que vivre avec le mythe, c'était vivre hors de l'histoire. L'anthropologue brésilien Carlos Fausto a depuis montré que l'apparition du Blanc – par exemple –

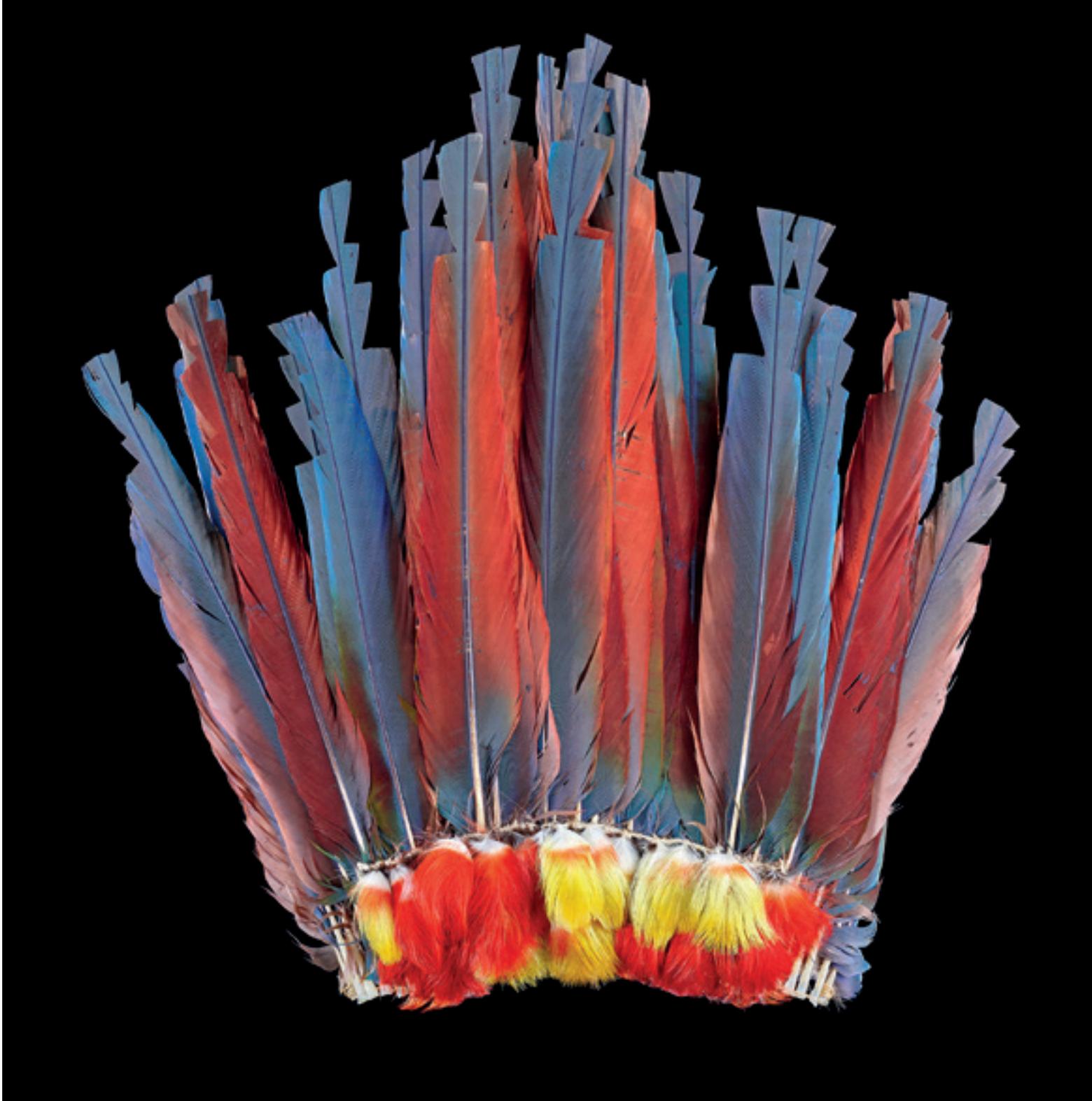


René Fuerst. *Ngrei-o, petite-fille du grand chef, ornée pour le méréreimeit, la fête des beaux-petits-enfants. 1963-1966, Brésil, État du Pará, Rio Cateté, groupe des Kayapó Xikrin.*

avait été intégrée dans la mythologie des peuples de langue gé au Brésil central. Si le mythe ne meurt pas, c'est parce qu'il se régénère et qu'il absorbe tout, même les éléments exogènes. Durant 30 ans, la photographe suisse vivra chez les mythiques Yanomami pendant de longues périodes, arpentant un territoire grand comme le Portugal, de part et d'autre de la montagne Parima, entre Brésil et Venezuela. Pour les Yanomami, la forêt est une entité vivante qui s'identifie au monde. « Ne pensez pas que la forêt soit morte, reprend Davi Kopenawa. Si elle était inerte, nous ne bougerions pas. » Elle recèle des êtres maléfiques (*ně waripě*) que les chamanes, piliers de la société, doivent écarter. Passant les frontières de mondes parallèles concomitants, qu'ils soient dans l'air, au ciel, sur la terre, sous les eaux ou sous la terre, les chamanes sont ces « diplomates entre les espèces » qui, à l'aide de puissants psychotropes à base de jus de tabac ou d'infusion d'écorces, peuvent prendre l'apparence d'animaux vivants, comme le jaguar ou l'oiseau uirapuru.

La dévorante ambition symbolique de la pensée sauvage

« Nous ne devenons pas autres sans raison » : dans l'animisme amérindien, les êtres humains partagent leur qualité d'individus pensants avec les animaux aussi bien que les plantes, l'eau et la forêt. Dans ce monde d'illusions, c'est animé de « la pensée de la forêt » que le chamane accède à la clairvoyance et peut se projeter dans autrui ou dans une chose animée d'esprit, jusqu'à en adapter le point de vue. Chaque créature, rocher, arbre ou montagne, se retrouve habitée par un esprit. En 1870, l'historien Hippolyte Taine prétendait-il autre chose dans son ouvrage *De l'intelligence*, lorsqu'il arrivait à assimiler la réalité extérieure à une « hallucination vraie » ? « *La pensée sauvage*, assurait Lévi-Strauss, n'est pas la pensée des sauvages, ni celle d'une humanité primitive ou archaïque, mais la pensée à l'état sauvage, distincte de la pensée cultivée ou domestiquée en vue d'obtenir un rendement. » Précisant sa définition, il faisait de cette pensée un trésor vivant : « La pensée sauvage se définit à la fois par une dévorante ambition symbolique, et telle que l'humanité n'en a plus jamais éprouvé de semblable, et par une attention scrupuleuse entièrement tournée vers le concret, enfin par la conviction implicite que ces deux attitudes n'en font qu'une. » Lors des initiations, la *virola*, un hallucinogène violent qui intensifie les couleurs, inhalé pendant plusieurs jours, permet aux jeunes garçons – aux corps peints, aux visages recouverts de duvets et ornés de plumes – « d'entrer en état de revenant », d'apercevoir et d'entendre, après leur mort virtuelle, les esprits. Restés invisibles aux gens du commun, ces milliers de petits *xapiripě*, brillants comme des lumières, sont tous « beaux, décorés avec des plumes de perroquet et peints avec du roucou ou en noir. » Les esprits malfaisants qu'on ne peut cependant combattre, ce sont les bulldozers qui rasent leurs villages pour faire place à la grand-route du *Perimetral Norte*. Voyant cela, Claudia Andujar abandonne provisoirement son métier de photojournaliste et milite pour la création d'une réserve Yanomami – qui aboutira, malgré le massacre de Haximu, à la création d'un vaste espace protégé en 1993, suivie de l'ONG yanomami *Hutukara*



Diadème. Fin XIX^e – début XX^e siècle, Équateur, groupe des Omagua ou des Kokama. Plumes d'ara et de toucan, duvet, coton, 44 x 38 cm.

(« la partie du ciel où est née la Terre ») en 2004. Photographant les visages, les cérémonies et les plantes en gros plan, dans la lumière rare des cases ou de l'épais feuillage de la canopée, elle confère à ses images entraperçues la grâce et la vérité extatique d'un rêve perdu. « Pour les Yanomami, rappelle l'artiste, lorsque vous photographiez quelqu'un, vous lui retirez

une partie de sa conscience. C'est pourquoi, à sa mort, vous devez lui rendre cette partie volée en détruisant la photographie. Je n'ai rien pu faire pour sauver les miens, mais j'ai peut-être sauvé des Yanomami en les photographiant avec des numéros (afin de pouvoir les vacciner). J'avais cette culpabilité, ce travail m'a tranquillisée. » Et nous, quand serons-nous tranquillisés ? ■